

Raphaël Monticelli:

Une exposition à Vallauris... Ce n'est pas la première fois que tu exposes à Vallauris...

Max Charvolen:

J'ai participé à plusieurs manifestations collectives à Vallauris ou à partir de Vallauris j'ai présenté en avril 98 un ensemble de chrysalides dans un local inoccupé adjacent à la galerie de l'atelier 49 qui venait d'être inauguré, sans que ce soit une exposition il n'y a du reste même pas eu d'invitation. Cette même année je participe à l'exposition édition « Relief » avec 20 autres artistes. C'est grâce à Jean Jacques Laurent que je réalise cette édition en terre à 5 exemplaires. En 2001 il y a eu la présentation signature du livre Iconotexte « cage d'escalier du 13 rue des Tours, Vallauris. Ce livre portait sur une pièce que j'ai réalisée entre 98 et 99 à Vallauris avec l'accrochage d'un ensemble de dessins s'y rapportant. Cette expo de 2015 est donc la première, et je m'en réjouis...

RM: Et tu as choisi, pour cette première fois, de présenter à Vallauris un ensemble de pièces que tu as réalisées à Vallauris... Un peu comme un hommage que tu adresses à cette ville... Tu travailles dans cette ville depuis quand ?

MC: Hommage, oui. Je peux dire tout simplement, que j'aimerais "rendre hommage"; à tout le moins, faire une sorte de retour à cette ville et aux personnes qui m'ont témoigné beaucoup de générosité en me permettant aussi de disposer d'un lieu bâti sur lequel j'ai travaillé plusieurs années. Ça a été important pour moi: c'est ce qui a fait que j'ai pu continuer mon travail de peinture qui nécessite des lieux bâtis. Si mes souvenirs sont exacts, mes premières relations avec Vallauris remontent à 1992 avec l'exposition « Charvolen Maccaferri Miguel » à la fondation Siccard Ipert, que nous avait organisée Gilbert Baud. Outre la rencontre d'André Ipert, j'y ai eu mon premier contact avec Jean-Jacques Laurent. Et il y avait eu un catalogue avec un texte de toi accompagné aussi d'une édition... Si je me souviens bien, c'est dans ce cadre que nous avons aussi présenté le livre /catalogue des 3 expositions à Marseille « au sud G.70 S/S » avec un entretien entre toi et Jacques Lepage.

L'année suivante, en 93, donc, c'était la manifestation collective organisée à Cannes par le groupe quartz qui avait beaucoup de ramifications à Vallauris. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance de Jürgen Waller... Lors de cette expo, Olivier Roy a beaucoup œuvré pour que je puisse faire la pièce sur la façade de la mairie de Cannes. Pas si simple: ça nécessitait des autorisations, un échafaudage, tout un dispositif... C'est dans la continuité de cette expo, que s'est constitué, je crois, l'atelier 49 qui développera une forte et riche activité à Vallauris

RM: avant d'entrer dans des détails de ta relation avec cette ville, ses artistes et ses habitants, j'aimerais que tu précises quelque chose: tu ne dis pas n'est-ce pas que tu as disposé d'un atelier...

MC: C'est vrai je ne dis pas "atelier"; je dis un "lieu": j'ai besoin d'un lieu modèle pour pouvoir produire mon travail. Alors, soit je sollicite une institution (une ville par exemple) pour qu'elle me prête un lieu bâti modèle avant rénovation ou destruction, soit, quand j'ai une opportunité d'exposer, je demande à faire une œuvre dans le contexte du lieu d'expo. Pour moi ces lieux sont la condition essentielle pour pouvoir développer mon travail (sans jeu de mot). Sans ces lieux, je

suis désœuvré. Ça a été longtemps le cas, et ça l'est toujours: j'éprouve la peur de manquer de lieu... Lorsque j'obtiens, comme à Vallauris, un lieu pendant longtemps, c'est un vrai bonheur. Ça se prête à la réflexion autrement. Les lieux se livrent différemment. Ils offrent toute une quantité de tentatives que seul le temps permet. Le long terme ouvre à des relations spatiales et corporelles riches de réflexion et de pratique. Je ne veux pas dire que les lieux ponctuels, dans un temps court ne sont pas intéressants, mais ils demandent des prises de décision rapides qui peuvent être moins audacieuses, plus conformes à ce que je sais déjà...

On a dit parfois à ce propos "atelier nomade"... Il est vrai que le terme sonne bien. Pour moi, avant tout, cette accumulation ou multiplicité de déplacements géographiques prend sens dans la nécessité d'un lieu-modèle.

Ce nomadisme est inscrit dès le début dans mon travail sur le bâti. Aller vers... Changer de lieu... Cette diversification des lieux fait surgir de nouvelles spécificités structurelles, des rapports au temps différents. Et ça modifie mon travail.

Il s'est ainsi creusé, par force, cette idée que, dans ce nomadisme, se construisent des pièces qui sont des morceaux, des fragments de monde... Par "monde" je veux dire que si je ramène un morceau ou un fragment d'une entrée d'immeuble dans une rue à Avignon ou une descente d'eau pluviale dans un quartier de ville en Corée, ça introduit un rapport spatial particulier... et pourtant, au final, un trottoir qui rencontre un mur et une marche d'escalier ça ressemble assez à un trottoir dans une autre partie du monde... et pourtant... pourtant, par exemple, c'est en Corée que j'ai utilisé les colorations rouge jaune or en rapport avec les temples bouddhistes.... Je n'aurais pas pensé à cela ailleurs qu'en Corée. Rien d'extraordinaire, à cela près que la couleur que j'utilise habituellement pour marquer une différence spatiale est déterminée par un contexte géographique et culturel... Oui, on peut dire alors que c'est très important pour moi d'avoir un lieu sur la durée de plusieurs mois, comme c'est le cas à Vallauris et le temps m'a fait mettre le doigt sur quelque chose qui m'intéresse beaucoup et que j'aimerais continuer à questionner.

Dans mes demandes de recherche de lieu, j'insiste sur "lieux-modèles" et non sur "atelier"; parce que c'est toujours transitoire: je ne m'installe pas... et j'aime ces lieux qui, avant rénovation ou destruction, sont privés d'électricité, d'eau courante... Ils sont comme des squelettes qui m'inquiètent en même temps que j'aime leur dureté... Le lieu est là, comme nu, réduit à l'essentiel... Je ne peux penser alors à autre chose qu'à un dialogue corporel, physique et plastique, entre lui et moi.

RM: je ne sais si tu as assez précisé comment t'es-tu retrouvé à travailler ainsi à Vallauris?

MC: C'est une question qui n'est pas simple: un jour quelque chose commence... Mais avant quelque chose le permet... Et les choses s'enchainent... Après bientôt 18 ans, j'essaie de reconstruire ce commencement dans ma tête... J'ai un peu répondu à ça tout à l'heure... Il y avait André Iperti, il y avait Gilbert Baud, et il y avait toi aussi qui as participé par tes échanges à m'introduire à Vallauris.

RM: et ça a développé des relations avec les artistes, et plus généralement, les vallauriens... Tu pourrais nous en parler?

MC: 18 ans, je disais... Je me souviens d'une effervescence artistique généralisée, avant et après en 98, autour de l'atelier 49, avec ceux qui l'animaient... Je voudrais citer des noms mais j'ai peur d'en oublier... Impossible, n'est-ce pas, de les citer tous... Pour les plus proches, je pense à des artistes comme Olivier Roy, Jean Jacques Laurent. A Jürgen Waller pour les projets soit sur Vallauris ou les échanges avec l'étranger et à Christian Giacomarosa indispensable logisticien de l'association, à Laurent Dumonnet avec ses talents multiples. Je dois beaucoup à l'implication de Jean-Jacques Laurent pour que je puisse travailler dans et sur une maison pendant environ 5 à 6 années, une maison dans la rue des Tours, avant qu'elle ne soit vendue et rénovée.

RM: Tu as travaillé à Vallauris. Tu as donné de cette ville des vues, des fragments, sans doute inattendus, mais qui "collent" au type d'habitat de cet espace urbain...

MC: J'ai surtout travaillé dans cette maison au 13 rue des Tours, et d'abord dans le cadre de la manifestation "Expression" éphémères" en 1999. J'ai réalisé une pièce en prenant en compte la rue et son trottoir, en remontant de chaque côté des façades une sorte de "langue de territoire". C'est à Éric Bélasco que je dois ce projet: c'est à partir de la façade de l'immeuble où se trouve son atelier de potier que j'ai travaillé. Ensuite, c'est grâce à son entremise que les voisins d'en face ont accepté que je prolonge la pièce sur leur façade en traversant la rue. Je me souviens du côté festif de l'arrachage et son déploiement sur le sol, à Grandjean. Me reviennent aussi les moments où Angelo Aliotta, Laurent Dumonnet et d'autres m'ont aidé à décrocher et à mettre au sol cette pièce difficile à manipuler et à l'évacuer de son lieu modèle.

RM: J'aimerais maintenant t'amener sur un thème particulier... Je sais que ton objectif n'est pas simplement de "réaliser" des pièces, ou des "œuvres", comme l'on dit. Tu veux "faire", mais tu veux que ce que tu fais t'apprenne quelque chose de nouveau. Chaque fois que tu entreprends un chantier, tu es sensible aux découvertes que tu vas faire, tu veux faire "bouger" ton travail, transformer ses modalités... Pourrais-tu insister sur ce que tu as "appris" à Vallauris... Par exemple sur ce que tu appelles "les sondes"

MC: Pour moi, un lieu est un immense réservoir de possibles, de mesures, de corporéité, de dépassement, de surprise, d'enjeux. Mais un lieu ne se livre jamais d'emblée: il faut du temps pour voir un peu plus que ce que l'on reconnaît. Comme tous les artistes j'essaie de déplacer mon travail chaque fois que je le peux... Tu sais, c'est le moment où l'on se dit: "et si je....", pour voir ce que donnerait telle ou telle attitude. Entre une idée, un concept, et sa matérialisation dans la pratique, il y a tout un espace de découvertes et c'est à Vallauris, justement, au 13 rue des Tours que j'ai fait les toutes premières œuvres que j'ai appelées des "sondes". Ce terme ne s'est pas imposée immédiatement. j'ai bien hésité, par exemple, entre "sondes" et "poules". J'aimais les deux mots. De minces surfaces de tissus collés les uns aux autres qui se répandaient dans le lieu, au delà de l'espace sur lequel je travaillais, comme des tentacules... J'ai choisi "sonde" parce que ça veut bien dire que ça cherche: ça cherche de l'info sur le lieu, ça donne des indications sur ce qui est plus loin, ça avait à voir avec la sonde spatiale. Il s'agissait de chercher de l'information au delà de la masse, de la surface de recouvrement de départ. Je voulais rendre compte autrement de ce qui fait limite, je voulais multiplier les limites. Les sondes me permettaient de rendre compte d'un recouvrement d'espace important sans avoir la masse spatiale habituelle. Ça posait aussi moins de problèmes d'arrachage, de stockage, de déplacement, de transport, même si ces

facilitations n'étaient pas la motivation de départ. En premier lieu, j'aimais cette idée d'aller "en différence" (par rapport à la zone recouverte de départ), de rendre compte du contexte de ces abords. J'aimais passer d'un moment du travail où le corps se tient en un seul endroit, à un autre moment, où je me déplace au ras du sol d'une manière linéaire, recouvrant une largeur équivalente à celle d'une plinthe, à la rencontre entre mur et du sol. En partageant (c'est à dire en découpant dans l'axe) cette rencontre, deux systèmes sont apparus: le géométral, le plan pour la bande recouvrant le sol, et le linéaire, se rapportant au périmètre, donc une ligne. Il y avait cette idée qu'à partir de ce travail de recouvrement d'un espace bâti on pouvait montrer davantage la complexité d'une totalité, et la relation du corps agissant avec cet espace, ses articulations de plan et de sol, et sa mise en rapport avec son origine... En d'autres termes, ça me permettait de montrer un lieu et son environnement, de montrer que tout fragment rappelle un ensemble.

Tout cela relève de mon obsession rendre compte le plus possible de cette réalité physique, ce qui induit des traitements de différenciation qui vont faire l'objet plastique. Le lieu me donne de l'espace, du vide, du plein, du vertical, de l'horizontal, du devant, du derrière, du dessus, du dessous: il est mon éprouvette du monde physique... Toutes proportions gardées, il est ma Sainte Victoire ou ma Cathédrale de Rouen. Oui, c'est à Vallauris (après le Cannet qui a été aussi un moment important dans mon travail) que j'ai trouvé une durée qui peut permettre de faire bouger le travail comme tu dis.

RM: ok, pour les sondes... Je prends un deuxième exemple à ton rapport non seulement au bâti, mais à la ville, à l'espace urbain... Je pense à ton travail de parcours de ville à Avignon, ou à ... en Corée, est-ce que ce que tu as fait à Vallauris y est pour quelque chose?

MC: Certainement. Déjà en 93, le travail sur la mairie de Cannes a été possible grâce aux amis de Vallauris, comme je l'ai dit. Plus largement, Vallauris a donné de l'air à mon travail. Je me souviens que j'ai fait une petite pièce qui partait du sol intérieur de la porte d'entrée puis continuait sur la marche extérieure et le trottoir de la rue c'est ce que j'ai développé plus tard sans le savoir à Avignon dans ce que j'ai appelé "les langues de territoire".

RM: Dans le catalogue, j'ai voulu mettre un texte de toi qui date de 1969-1970... En réponse à une enquête de la revue Chorus, tu disais que "l'art doit faire partie intégrante de la vie, et non appartenir à ce circuit fermé dans lequel il est plongé, qui le distribue par petites gouttes comme une chose sacrée, le détournant de son vrai but...". À ton sens, être ainsi plongé dans la ville, travailler dans l'habitat traditionnel de Vallauris, en pleine lumière, et exposer ensuite le résultat de ce travail dans Vallauris même, est c'est une façon de "faire partie intégrante de la vie"? de "ne pas appartenir à ce circuit fermé" que tu dénonçais?

MC: Quand je réponds à cette enquête je suis encore tout imprégné de 68. L'idée est que tout ça, ce que nous faisons, l'art, serve à échanger avec le plus grand nombre. Que ça nous permette de sortir des circuits fermés d'un art qui ne s'adresse qu'à un public choisi, à ceux qui connaissent déjà... Il y a cette envie d'élargir à d'autres regards, à ceux qui ignorent que ça existe, pour qui c'est pourtant nécessaire, et qui en sont privés. On pourrait dire que le contexte aujourd'hui est différent: il y a plus de possibilité de voir, de s'approcher de l'art. Les structures publiques et privées, malgré les difficultés que l'on connaît, sont aujourd'hui plus nombreuses qu'à l'époque. Ce qui est nécessaire, c'est de donner des moyens pour des regards nouveaux, c'est, par

exemple, le travail que fait l'école; c'est un travail d'avenir que de former des regards qui puissent s'approprier, voir, ou construire du sens, reconnaître des enjeux dans ces objets plastiques à première vue insolites.

Quand j'ai travaillé durant ces années, je me suis posé en priorité des questions plastiques. Je me suis mis, pendant un long temps, en conversation plastique avec l'espace de cette maison au 13 rue des Tours, habitée aujourd'hui par Laurent Dumonnet. Évidemment, je n'ignorais pas que j'étais partie prenante de cette ville dans cet espace, que j'y étais solidaire des personnes qui vivaient là, artistes ou non, qui pensaient et vivaient cette relation culturelle à la ville. J'ai parlé de l'Atelier 49, par exemple. J'étais, de fait, intégré dans ce projet qui agit encore aujourd'hui, jusque dans mon travail, jusque dans l'exposition de ce travail à Vallauris, et qui, d'une certaine façon, donne légitimité à mon travail... Alors, oui, j'ai bien ce sentiment d'échapper, si modestement que ce soit, à ce circuit fermé dont je parlais en 1969.